

CYRIL TISSERAND

BÂTISSEURS D'ESPÉRANCE



**ILS ONT CHOISI DE
VIVRE DANS LES CITÉS**



ARTÈGE

Bâtisseurs d'espérance

CYRIL TISSERAND

Bâisseurs d'espérance

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entier. Il aurait pu donner sa vie pour des plus pauvres. Ce qu'il n'aimait pas c'était le laisser-aller. Sa carapace, c'était pour nous bouger, pédagogie d'un autre âge, inefficace pour moitié d'entre nous et terriblement motivant pour l'autre moitié. Au fond, il nous aimait, il espérait notre réussite.

Je me souviens qu'un jour, venu faire une démonstration de karaté avec ses élèves adultes, il nous avait donnés à chacun une photo de l'événement. Je lui avais demandé de la signer et il avait noté la description suivante au dos : « Le Sensei avec ses élèves travailleurs immigrés qui sont aussi ses fils. » À l'époque je n'avais pas compris le message sur les travailleurs immigrés, cela viendrait bientôt, mais j'avais perçu son cœur de père, son amour pour ces hommes loin de chez eux.

Il a contribué à m'apprendre à me donner à fond, qualité qu'il m'a fallu convertir pour bien la donner dans ma mission.

Mon cœur de chrétien se forgeait petit à petit par ce canal qu'est la prière. Oh, bien sûr, j'étais loin malgré tout d'être construit et de bien me tenir !

Ainsi, cela ne m'empêchait pas de finir l'année de 3^e par une fugue mémorable en sortant des épreuves du brevet des collèges. Nous voulions décompresser...

Nous nous étions fait attraper à la gare du Mans en train de nous faire rembourser nos billets de retour. L'argent ainsi récolté devait nous permettre d'aller boire.

Quant à la classe de seconde, on ne trouve pas une quinzaine de mes carnets de correspondance sans « insolence », « colle » ou autre « avertissement ». Et il y eut ce fait plus grave : un garçon dont les parents étaient commerçants à Évreux leur volait régulièrement de l'argent dans la caisse et m'en avait parlé.

Beaucoup de gars dans l'école étaient passionnés d'armes, intérêt très masculin. J'eus alors l'idée d'utiliser son argent pour m'en procurer à Mantes-la-Jolie pendant les vacances, où je regagnais le foyer parental, et de les revendre ensuite au pensionnat. Cela avait eu un grand succès.

Mais les parents du camarade finirent par s'en rendre compte. Il avoua et me dénonça. Le directeur fut informé : nous étions pris !

Il me convoqua. Cette fois-ci encore, je pus expérimenter à quel point cet homme était un bon éducateur. Je fus stoppé net dans cette entreprise dont les conséquences auraient pu s'avérer graves, sanctionné mais pas humilié.

Il me rappela fermement les règles, l'idéal scout, et j'eus pour bien réfléchir à mes actes le temps de plusieurs week-ends de colle au pensionnat.

Ces week-ends étaient toujours durs à vivre. Ne pas rentrer chez soi, cela voulait dire ne pas rentrer pendant un mois, vivre deux jours avec très peu de monde, etc. Mais nous avons alors l'occasion, dans le silence imposé par la sanction, de méditer, de relire notre bêtise, même grosse, mais aussi d'examiner notre vie actuelle dans un contexte apaisé.

Toute l'école était partie et seuls restaient le directeur et sa famille, sûrement imparfaite elle aussi, mais dont nous ne voyions que le meilleur. Comme chaque matin il venait nous réveiller. Mais lors de ces week-ends de colle, il nous parlait un peu plus, nous allions faire un footing ensemble et il y avait la messe, temps de grâce où, là aussi, nous n'étions plus dans l'action mais dans l'écoute de soi, et peut-être de Dieu...

Malgré la faute, nous nous sentions pardonnés. Nous n'étions pas définitivement condamnés, étiquetés comme « cancre fini » ou « futur délinquant ». Je voyais dans les yeux et

l'attitude de notre directeur que demain, en m'améliorant, je pourrais lui plaire. Et j'en avais envie car il était pour moi un modèle d'homme, solide et bon.

La nécessité de survivre entre pairs avait fini de faire de moi un préadolescent très dur et j'étais capable, en une fraction de seconde, de passer du calme à la rage. Je ne m'en rendais pas vraiment compte car la paix acquise tenait aussi à cette capacité.

Je l'ai compris un jour dans le regard d'une femme. Les volontaires de l'école participaient à un pèlerinage à pied de Paris à Chartres. Nous rejoignons ainsi des chapitres avec d'autres pèlerins adultes. L'encadrement habituel de l'école n'était pas avec nous. Pour beaucoup, c'était l'occasion d'une sortie de la pension et de pas mal de bêtises finalement. Mais le pari de l'école était bon : nous y côtoyions de bonnes personnes avec des influences positives. Je marchais dans un chapitre, et nous devions porter de temps à autre une bannière. Une maman s'était attachée à moi, je le sentais bien. Il faut dire qu'à cet âge-là j'avais une bonne bouille, je n'avais pas l'air particulièrement méchant pour le garçon difficile que l'on s'attendait à voir puisque, sachant quelle école nous fréquentions, chacun savait que nous étions des gamins « pas faciles ». J'avais déjà porté plusieurs fois cette bannière et considérais que ce n'était plus à mon tour. Il y avait un autre garçon de la pension avec nous qui fatiguait rapidement. Cette maman, pensant que je pouvais le faire, me demanda de reprendre la bannière.

« Non, je l'ai déjà eue.

– Mais il est tout petit ton camarade. »

C'est je crois avec toute ma colère que je lui ai répondu en criant : « Tout petit, tout gentil ! »

Je me souviens de cette réplique des années après, car j'avais vu dans les yeux de cette jeune maman un mélange de peur et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cette fois, je ne pus échapper à ma mère inquiète en voyant, le lendemain matin, le tee-shirt ensanglanté. Je lui racontai simplement. Elle sembla rassurée. Finalement, elle n'imaginait pas bien ce que je vivais. L'affaire fut vite réglée.

Je continuai à fréquenter ces copains, cherchant toujours des solutions, des clés pour faire exister la vraie fraternité, celle que j'espérais. Mais je n'étais pas toujours à l'aise. Encore jeune, je n'arrivais parfois plus à savoir si je perdais pied ou si j'allais bientôt pouvoir exercer une influence positive. J'avais le cœur haut mais l'esprit pas encore assez aguerri, d'autant plus que tous les âges se côtoyaient. Prendre l'ascendant s'avérait très difficile.

Bilel avait de nouveau des soucis. Il devait aller demander des explications à l'un des habitants d'une tour du quartier. Je décidai de le soutenir et de l'accompagner. Mon autre copain, Karim, ne vint pas. Il connaissait la musique. Son père, lui-même ceinture noire de karaté, était un homme très droit et il l'élevait très bien. Hors de question que Karim traînât dans la rue le soir !

Il faisait nuit lorsque, avec Bilel, nous rejoignîmes le lieu de rendez-vous. Nous étions une dizaine. L'excitation était palpable. Les jeunes que nous étions pensaient vivre une aventure. C'était vrai, mais était-elle belle et bonne, cette aventure-là ?

Quelques-uns sonnaient à la porte de l'appartement visé, puis redescendaient en criant des menaces. Le gars ne descendait pas. Il commençait à y avoir du monde aux fenêtres. Tout d'un coup, une bouteille, puis une autre, tombaient d'un étage non déterminé et éclataient par terre non loin de nos têtes. « C'est des racistes », commentait l'un de nous.

Je me disais alors en moi-même : « Bah, on est quand même

en train de foutre la merde là, clairement. Il n'y a pas de rapport avec nos origines. On dérange des familles qui n'ont rien fait. »

Finalement, nous décidions de monter dans les étages par l'escalier. Un cri nous alertait soudain : « Les flics, les flics ! »

Tout le monde redescendait, et au moment où s'ouvrait la porte du hall d'entrée, deux gars nous attendaient : des alliés du soi-disant méchant que nous recherchions. L'un d'eux tenait un fusil et le pointa vers nous.

En quelques secondes, pris par l'adrénaline, j'évaluai mes options et optai pour le choix de ce qui me paraissait le plus efficace : je fonçai vers le gars et saisis le fusil. Nous étions au corps à corps, tous deux tenant l'arme. On tira, on se bouscula violemment et, coup de chance, le fusil se cassa.

Je ne cherchai pas plus de résultat et, comme les autres, je pris mes jambes à mon cou. Ça courrait dans tous les sens. La police nous sommait de nous arrêter. Je profitai d'un coin sombre pour échapper à la lumière artificielle des spots géants de la tour.

Le calme revint. On se regroupa à quelques-uns mais la police se dirigea vers nous. Nouvelle course-poursuite. Puis nouveau regroupement.

J'étais encore dans le feu de l'action mais je savais qu'en faisant le point, j'allais le regretter. J'en avais déjà conscience.

Pour l'instant, les leaders du groupe, de jeunes adultes, rigolaient nerveusement autour de moi et me félicitaient. Ils étaient épatés : « Ah mais t'es dingue ! Le fou. T'as vu, il a foncé direct vers le fusil. L'autre il a halluciné. Et le fusil se casse ! » Rire nerveux de tous.

Bilel, très fier lui aussi, redisait : « C'est mon copain », avec son accent algérien. Cet accent, venant de sa bouche, m'a toujours laissé un doux souvenir, celui d'un son agréable, celui d'une amitié possible. Bilel, venu du bled, était vrai, simple,

sincère. À ce moment-là, il n'était pas encore atteint par la fusion de la société de consommation individualiste et du désœuvrement du quartier. Ce soir-là, je faisais définitivement partie du groupe, de la bande. Ce fait d'arme faisait de moi un des leurs. Ils me le prouveraient plus tard. Chacun rentra chez soi, on se raccompagna les uns les autres.

Je préfèrai rentrer seul et rejoignis à pied le plus discrètement possible ma mobylette lointaine puis le foyer parental.

J'étais surexcité. Quelle soirée !

Mais au fond, je me sentais mal : fier d'une action qui avait paru héroïque à mes pairs et si peu fier du manque de fidélité à mon idéal. Un combat se livrait en moi : « Tu perds pied ou quoi ! Ce n'est pas bon, pas bon du tout ça. Connaissais-tu ces personnes que tu as combattues ? Connaissais-tu la cause ? Et toutes ces personnes à leur fenêtre, pourquoi leur pourrir la soirée ? Ce n'est pas encore de l'amitié car tu n'es pas libre, tu te laisses influencer. » En réalité, j'avais honte.

À partir de ce soir-là, j'allais prendre du recul. Je continuais d'aller au club mais évitais toutes les autres invitations. Je devais réfléchir, me renforcer, je n'étais pas prêt, pas assez mûr pour influencer positivement, je m'en rendais compte.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'ait de rapport avec leurs origines. Comme lorsque l'on va au combat ensemble, j'y ai connu la fraternité. J'ai admiré des personnes de toutes origines et nous nous sommes aimés jusqu'à l'amitié. Le communautarisme s'efface toujours devant la fraternité des individus.

Ô, bien sûr, en arrivant au club, les nouveaux n'avaient pas la maturité des anciens pratiquants. C'était d'ailleurs symptomatique du malaise que nous vivions au quotidien et que les gars apportaient avec eux, fait de communautarisme et de clichés. Il y avait alors deux possibilités. Les gars pas solides et trop remplis de haine ne poursuivaient pas. On ne les revoyait plus. Mais la majorité des adhérents prenaient le chemin de la découverte de l'autre en vérité, et donc la voie de l'ouverture du cœur.

Hélas, j'ai parfois vu des clubs communautaristes dont les inscrits étaient recrutés uniquement selon leur origine. Le résultat était souvent catastrophique et on les reconnaissait dans les tournois interclubs ou les championnats, les discours de respect disparaissant au profit de paroles de violence, de haine.

Il y avait ainsi un club de boxe thaï dans un quartier sensible dont je tairai le nom qui avait la réputation de rassembler de bons combattants. J'aimais la boxe et y étais assidu. J'avais donc décidé, en plus de la boxe française, d'aller une fois par semaine m'entraîner dans celui-ci pour progresser et me mettre au défi. En réalité, le défi n'était pas que sportif : je poursuivais ma mission, mon désir de connaître et de trouver des solutions. Aller au cœur de cette cité fortifiait mon aspiration à y être artisan de paix.

J'arrivai donc dans ce club où je m'aperçus que j'allais être le seul et l'unique Français « d'origine ». Je sentis immédiatement qu'il allait falloir être très en forme les vendredis

soir, car on me regardait comme un inconnu, un défi. Beaucoup voyaient en moi tous les clichés qu'ils attendaient d'un Français blanc. Or ces stéréotypes n'étaient pas très avantageux et ils présupposaient notamment beaucoup de faiblesse.

Dès le premier cours, je me fis voler mon porte-monnaie au vestiaire pendant l'entraînement.

Au fil des jours, les vertus du sport de combat portaient tout de même leurs fruits peut-être moins vite que s'il y avait eu plus de mixité, mais de façon certaine et toujours avec la même méthode, celle de la relation et de la vérité. J'avoue que casser les clichés, ouvrir les cœurs des durs de durs et devenir camarade était pour moi plus passionnant que de devenir boxeur. Je voyais la haine perdre contre l'amour fraternel, mais il fallait oser et se bouger. Ce n'était pas donné sans efforts.

J'ai continué à pratiquer la boxe française-Savate jusqu'à devenir champion d'Île-de-France, puis vice-champion de France universitaire et passer le diplôme de moniteur.

L'intuition

L'année 1997 va énormément compter. C'est un tournant fort, qui fait partie de ceux qu'il ne faut pas rater dans la vie d'un homme. Il y a tellement de pièges et de mirages sur le chemin d'un jeune à notre époque !

Tout d'abord, à l'invitation du mouvement scout, je décidai de prendre ce qui me paraissait l'engagement ultime du scoutisme : le Départ Routier. Le cérémonial, la nuit aux flambeaux, est très beau et solennel. Il nous prépare vraiment à ce que nous allons promettre. J'en retiens encore, des années après, ces mots puissants : « Tout acte d'un routier scout compte et engage, es-tu décidé à travailler et à combattre sans jamais oublier que le règne du Christ est le but de ta route ? Rouge couleur de la route, symbole d'amour et de sang, pour que tu n'épargnes ni l'un ni l'autre au cours de ton existence. »

J'écrivis alors à mes deux meilleurs amis, Matthieu et Emmanuel : « Tout acte d'un routier scout compte et engage. » Comme le cérémonial est exigeant et dur, mais, comme me l'écrit Jean-Michel (responsable du Mouvement à l'époque), il n'aurait aucun sens s'il n'aboutissait aux huit béatitudes du sermon sur la montagne (cf. Mt 5,6-7).

Ce départ, cet engagement dans ma vie de jeune homme, ce chemin de maturation, m'aura certainement rendu capable de recevoir la mission que le Seigneur allait vouloir me confier la même année.

En août, le pape Jean-Paul II vint à Paris pour un événement exceptionnel : les Journées mondiales de la Jeunesse (JMJ). Des jeunes du monde entier, de toutes les nationalités, vinrent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Partie II

La fondation

La découverte de la cité

Bien souvent, la nouveauté d'une initiative nous amène à nous interroger, nous fait évoluer, nous fait parfois remettre en cause des habitudes ou des méthodes. Comme beaucoup de nouvelles missions au moment de leur fondation, ce projet traversa des zones de turbulences, des combats, des désaccords, mais ce qu'il est important de retenir, c'est que, loin des enjeux « politiques », toutes les personnes sur le terrain étaient de vrais missionnaires, ayant à cœur d'aimer et de servir les habitants de ce quartier, en particulier les habitants les plus en difficulté.

Le Seigneur prit soin du reste. Des idées et orientations avortèrent ou disparurent d'elles-mêmes, des personnes partirent vers d'autres services, et, grâce à Dieu, le projet missionnaire du Rocher vit le jour, se développa et grandit encore aujourd'hui dans bien des quartiers, sous l'impulsion de l'Esprit Saint.

Le jour tant attendu arriva, la mission allait commencer. Nous étions vraiment heureux. C'est comme si nous quittions notre pays pour partir en mission dans un nouveau territoire. Cet esprit nous habitait.

Afin qu'ils ne nous oublient pas, je relançais régulièrement l'office HLM dans lequel avait été déposée une demande de logement au cours des mois précédents. Un mois après le début de la mission, la bonne nouvelle arriva. Un appartement était disponible dans la grande barre de douze étages du quartier dit le Bleu. J'y emménageais alors pour quelques mois avec Stéphane, jeune étudiant en architecture, il avait décidé de donner un an de sa vie pour servir les plus pauvres dans le cadre d'un service ville avec Fidesco. Il allait donc servir le peuple des cités.

Nous nous installâmes rapidement, avec quelques lits et chaises donnés, et ce que nous avions d'effets personnels. Nous fîmes venir le père Jacques tout de suite pour bénir notre appartement. Un temps de prière simple mais tellement important, dans lequel nous nous confiâmes au Seigneur, ainsi que tous nos voisins.

Voici trois mois maintenant que nous sommes installés à Bondy et j'ai déjà beaucoup de choses à vous partager.

Quelques mots sur la cité. Dépassant l'imagination des architectes des années 1970, les jeunes ont divisé la cité en trois « territoires ».

Tout d'abord, le Carré composé d'immeubles qui, joints les uns aux autres, forment une enceinte entourant une cour intérieure. Cette partie de la cité est la plus pauvre et la plus sale. L'office HLM de Paris utilise ces appartements pour reloger les habitants des quartiers parisiens en restructuration.

Ensuite, le marché. En effet, le marché très cosmopolite de Bondy nord se monte et se démonte tous les mardis, jeudis et samedis. On y trouve de tout : nourriture aux odeurs variées, tissus multicolores, tapis du bout du monde (à ce qu'il paraît) mais aussi joggings Lacoste, appareils photo BNP (objets publicitaires) à des prix défiants toute concurrence, etc.

Enfin, le Bleu. C'est là où nous habitons avec Stéphane. Nous avons mis longtemps à comprendre pourquoi ce quartier dans lequel rien n'est bleu portait ce joli nom. En fait, avant sa réhabilitation en gris (!), notre immeuble était de couleur bleue. Cette partie de la cité est le haut lieu du trafic de drogue, du fait de la sortie d'autoroute qui débouche sur un rond-point où se trouve une tour de quinze étages, avec un passage tunnel en son milieu, ce qui lui a valu le surnom de « l'antre du diable ». Pauvres locataires ! Comment voulez-vous être au calme en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paroisse et la mission.

En partant de chez eux, je rendais grâce et pensais : « Seigneur, ils ne venaient pas parce que nous ne les avons pas accueillis ! » On croit souvent que l'accueil est un acte attentiste. Mais l'accueil est aussi une action, un pas vers l'autre. Et le jeu en valait la chandelle : un acte missionnaire si simple qui permit à une famille entière de retrouver le chemin de l'église qu'elle aimait tant au pays, et à la communauté de s'agrandir et de s'enrichir des différences et de nouveaux talents !

La première religion de nos quartiers populaire était l'islam. De ce fait, nous rencontrions plus souvent des personnes de culture musulmane. La grande majorité de ces familles ne traînait pas dans la rue. Sans le porte-à-porte, nous serions passés à côté car les occasions de contact étaient peu fréquentes. On retrouvait là ce fameux communautarisme.

Il était impressionnant de constater que nous vivions si proches les uns des autres et à quel point nous nous connaissions peu. Amalgames, généralités, étaient autant d'idées reçues qui empêchaient la fraternité. Le prérequis au rapprochement les uns des autres était d'apprendre à se découvrir en vérité.

Combien de fois fus-je si bien accueilli ! Le cadre privé des appartements permit des discussions qui n'auraient pu se dérouler ailleurs. Bien des fois nous pûmes échanger en vérité et paisiblement sur nos religions, et casser un peu les clichés.

Que de différences au sein même de la communauté musulmane ! Je rencontrai musulmans très pratiquants, d'autres très différemment de leurs voisins, d'autres encore pas du tout, avec une simple attache culturelle. Je rencontrai des Africains,

des Asiatiques et des Arabes chrétiens, d'origine ou convertis de l'islam ou du bouddhisme, mais aussi des Français d'origine devenus musulmans.

De leur côté, en nous rencontrant, ils découvraient souvent pour la première fois un couple de chrétiens pratiquants, « en chair et en os ». Et nous étions bien différents de l'image qu'ils s'en étaient forgée a priori !

Suite à ces rencontres, la majorité des familles musulmanes nous firent confiance pour participer à l'éducation de leurs enfants. Et aujourd'hui encore, nous accueillons au Rocher, tous les jours, sur toutes les missions, une majorité d'enfants de culture musulmane. Quelle confiance des parents ! Quel beau partenariat éducatif !

Dans nos échanges, le but n'était pas de changer l'autre, de l'influencer, le manipuler mais de dialoguer, d'échanger sur ce qui fait notre bonheur, de se sentir libre d'en parler, sans tabou. Quel serait ce pays où l'on ne pourrait plus parler de sa foi ? Bâtir la civilisation de l'amour ne pouvait se faire sans cette simplicité autour de la question de Dieu.

Se posait alors la question de vouloir convertir l'autre. Mais la conversion est par définition un acte libre, un choix personnel. Il s'agit d'une histoire d'amour avec Dieu lui-même. Nous, nous ne convertissions personne. La question religieuse devait se vivre paisiblement. Ce n'était pas un acte de pouvoir sur les autres. Pour autant, nous n'avions pas peur et résistions à la dictature de la pensée antireligieuse autant qu'à celle de l'extrémisme. Nous essayions le plus possible d'être libres de témoigner de notre amour pour Dieu et de la manière dont nous l'aimions et dont nous nous aimions les uns les autres par notre religion.

Bien sûr, il nous fallait penser souvent à nous convertir personnellement pour grandir dans l'amour et devenir de bons bâtisseurs de la civilisation de l'amour.

Le porte-à-porte n'était pas une fin en soi mais un moyen de rencontre. Il nous fallait ensuite approfondir la relation.

Parfois, nous apportions une aide concrète soit directement, soit par la mise en relation avec des partenaires dont c'était le métier (assistante sociale, infirmier, psychologue...). Mais, dans tous les cas, qu'il était important de continuer à visiter simplement et fidèlement les personnes rencontrées ! Car l'amour permet d'affronter toutes les difficultés et peut rendre heureux, même dans la souffrance.

Jour après jour, les rencontres réalisées permettaient de tisser des liens, à la fois entre nous et les habitants du quartier mais aussi directement entre eux. Semaine après semaine, les individus qui se croisaient sans se voir ou s'évitaient par peur les uns des autres commençaient à se fréquenter ou, du moins, à changer leur regard les uns sur les autres. De plus en plus, ils se sentaient appartenir à une même communauté, celle des habitants.

Cette communauté fraternelle est la plus grande force qui existe face aux difficultés que l'on rencontre, entre autres dans les cités, car ses membres sont solidaires et peuvent agir ensemble pour une même cause, pour un bien commun. Et plus encore, quand les membres de cette communauté s'aiment, alors sa force est décuplée car elle forme comme une famille dont les membres peuvent être capables de se donner les uns pour les autres.

Dans notre appartement du onzième étage, par exemple, Anne-Sophie et moi avons un gros problème de bruit. L'été, il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

foyer semblait être la meilleure solution pour l'éloigner de la cité et l'aider à construire son projet de vie. Cependant, je tenais à passer un peu de temps avec lui car il était évident que dans la vie de Kanto il manquait un père. Il a suffi d'une après-midi passée avec lui pour qu'il se confie. Le lendemain, j'apprenais, en animation de rue par un des petits frères, que Kanto avait offert un cadeau à sa maman et s'était excusé de ce qu'il lui avait fait subir. Voyez l'amour blessé que nous pouvons tous guérir par des actes d'amour et qui déjà se précipite pour se donner à d'autres qui en manquaient aussi³.

-
1. *Rapport missionnaire Le Rocher n° 1.*
 2. Anne-Sophie, « la mission vue par une mère de famille ».
 3. *Rapport missionnaire Le Rocher n° 1.*

Le centre de loisirs et d'éducation

J'avais bien souvent eu l'occasion de constater que l'homme est fait pour l'amour, pour aimer et être aimé.

C'est un besoin viscéral au point que notre instinct de survie nous pousse sans cesse à chercher à le combler. Heureux celui qui a eu sur sa route des adultes aimants qui lui ont donné et transmis, par l'éducation, les repères pour vivre cet amour. À l'inverse, celui qui ne goûte pas ou plus à l'amour peut se perdre totalement dans une quête sans fin. Sans éducation à savoir aimer et être aimé, il risque de se détruire et de détruire l'autre. Grâce à l'éducation, tout ce que nous vivons peut être source de bonheur si nous savons y trouver de l'amour, que ce soit au travail, dans les loisirs, les relations, etc.

Cette intime conviction avait été chahutée et avait provoqué débats et désaccords. Alors qu'à Argenteuil s'était posée la question du témoignage de foi, à Bondy ce fut la question du travail éducatif.

Cette dimension était inscrite comme un fil rouge dans ma vie. Le Seigneur m'avait soufflé cette intuition. Il avait délibérément choisi ce garçon que j'étais, bien imparfait, au parcours atypique, pour entretenir l'idée que l'éducation préserve des dangers, notamment des différentes formes de délinquances, en plaçant des adultes-repères qui interviennent et élèvent. La relecture de ma vie, mes pauvretés, mes forces, l'expérience de ma vie m'y poussaient, et le bon sens du futur père de famille que j'allais être me faisait également penser que pour élever un garçon ou une fille, il ne suffisait pas des indispensables – tendresse et écoute –, il fallait aussi guider et donner le sens de l'effort.

Faire des visites fraternelles dans la rue ou les appartements

faisait partie intégrante de la mission mais il fallait aller au-delà et accompagner vers les efforts inévitables pour grandir. Il y aurait donc des moments de complicité et de joie, bien entendu, mais aussi des moments d'opposition où il faudrait expliquer et tenir bon.

Bien des jeunes que j'avais rencontrés dans ma vie d'adolescents et d'adultes avaient ce point commun : ils manquaient de bons repères. Leur assimilation à la société de consommation occidentale était impressionnante. Ainsi les valeurs de l'argent et de l'individualisme étaient des phares aveuglants et pernicious. Il fallait donc démontrer la limite de ces valeurs pour promouvoir celles du sens du partage, du sens commun, du service, du goût de l'effort, du travail, de la famille, de l'amitié...

Oui la mission du Rocher allait être une mission éducative. Et Jésus, premier éducateur en parole et par les actes, allait être notre modèle !

Un des gros problèmes des cités est le manque de modèles. A coup de subventions, nos politiques ont fait de certains enfants de ces quartiers sensibles des enfants gâtés (pas tous, loin de là). Qui, même dans les quartiers dits « favorisés », est déjà parti en Savoie ou en Grèce faire un camp moto-cross ? En tant qu'éducateur de rue, je suis parfois amusé de lire des articles expliquant la violence des cités en disant que « les jeunes n'ont rien ». Je crois plutôt qu'ils ont beaucoup – et c'est bon dans un milieu où il y a le double du taux de la jeunesse nationale – mais je crois qu'on les a trop éduqués à avoir tout, tout de suite, trop facilement. L'éducation au goût de l'effort a été oubliée. Alors pour être riche, il va falloir trouver d'autres moyens que les efforts. Actuellement, la société nous donne le « modèle du tricheur ». Il semble en effet que l'on puisse réussir, non pas sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

groupe restreint pour que chacun puisse être pris en compte. Notre souci est de leur ouvrir l'esprit à d'autres réalités que celle de la cité. Nous favorisons les beaux lieux (nature, d'autres villes, etc.) et les rencontres.

Nous nous appuyons sur la pédagogie du scoutisme. À chaque sortie, nous formons des équipes de six enfants où chacun a une responsabilité à la hauteur de ses capacités. Il est toujours épanouissant pour nous de voir les enfants revenir de ces temps forts ravis et grandis. Ils ont vu autre chose : la beauté élevant leur réflexion et leur âme ; des adultes n'ayant pas peur d'eux et les aimant tels qu'ils sont ; ils ont rencontré des personnes talentueuses qui leur ont permis de se projeter dans l'avenir¹.

Bien entendu, organiser un camp était difficile et le vivre était fatigant. La tentation pouvait être grande de nous épargner ce labeur en imaginant que nous allions les remplacer par de supers activités locales ou en nous retranchant derrière un manque de moyens ou de capacités.

Oui, tomber dans ce piège aurait constitué une alerte pour la mission locale. En effet, il nous fallait nous aussi avoir ce goût de l'effort qui nous ferait mieux aimer et servir. Les camps étaient l'aboutissement d'un parcours avec les enfants et les jeunes. Ainsi, ces séjours étaient à prévoir très tôt dans la mise en place d'une activité pour pouvoir en parler aux enfants et aux adolescents. Tout le monde ne pouvait pas venir, quelques fois nous décidions qu'un jeune ne l'avait pas mérité, mais ce projet était toujours vu comme un temps d'épanouissement. En plus des ateliers, les sorties, éventuellement un ou plusieurs petits camps intermédiaires, pouvaient aussi préparer ces temps forts.

Ils permettaient de découvrir les jeunes différemment. Le fait de s'éloigner du quartier et de la famille les faisait se révéler un

peu plus en vérité.

Ils bénéficiaient également de la présence de nouveaux bénévoles qui ne les connaissaient pas et ne les jugeaient pas d'avance. L'enfant, l'adolescent qui grandit a besoin de regards neufs sur lui pour s'autoriser à changer. Et ces bénévoles venus d'autres horizons que le leur apportaient leur propre histoire, leurs difficultés et leur espérance. Ils racontaient leurs études, leur métier. Ces ponts entre les différents mondes avaient fait naître bien des vocations nouvelles chez les jeunes. Une fois encore nous retrouvions l'importance des adultes-repères.

Lors d'un camp, nous avons emmené huit adolescents dans les Alpes. Bien encadrés, loin de la cité et ses pièges, ils avaient vraiment bien évolué et leur comportement nous avait valu cette remarque du loueur du chalet, vieux baroudeur des montagnes : « Ce groupe a rattrapé par son comportement le précédent qui a tabassé deux policiers municipaux de la station. »

Les camps avaient la grâce irremplaçable de nous donner du temps pour aller plus loin dans la bonne relation avec chacun. Nous arrivons à mieux comprendre le jeune et découvrir parfois ses difficultés, ses défis. Cela nous permettait de mieux l'accompagner.

Sur la question de la vie communautaire, nous pouvions beaucoup plus facilement fixer les règles qui permettent de vivre en société, et l'écoute et l'attention des enfants pour en expliquer les raisons et les bénéfices étaient beaucoup plus importantes.

À ce titre, le camp itinérant en Corse avait été une vraie réussite. Ce n'était pourtant pas gagné d'avance avec deux bandes rivales dans un même camp !

Le 30 juillet, un groupe d'adolescents de treize à seize ans

partait pour la Corse. Le projet était de parcourir le « Mare et Monti », afin de réaliser un reportage diapo que nous montrerions lors d'une grande soirée sur la cité. Nous étions à peine sortis de la cité que l'atmosphère commençait déjà à changer : deux jeunes qui se détestaient au point de se battre sur le quartier, points de suture à la clé, étaient en train de rigoler aux éclats ensemble. Avec Stéphane nous nous sommes regardés, c'était gagné !

Je pense à l'idée de Jean-Emmanuel de lire durant la « siesta » traditionnelle des passages du livre de Tim Guénard, *Plus fort que la haine*. Chaque jour, les jeunes eux-mêmes nous réclamaient la lecture du livre. Je pense à toutes ces violences issues de l'ambiance du quartier qu'ils nous ont confiées. À combien d'adultes s'étaient-ils déjà confiés ? Cela nous a permis d'en parler, de rappeler la loi mais aussi de commencer à les accompagner dans la guérison qu'ils devraient accomplir s'ils veulent être vraiment libres un jour.

Réflexion stupéfiante faite à Thibault, un bénévole :

« Mais pourquoi vous, vous n'êtes pas comme les autres animateurs du quartier ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Bah oui, les animateurs, eux, ils nous demandent de voler pour eux, ils draguent avec nous, ils nous incitent à nous battre. »

Vous pouvez imaginer à quel point un tel camp, si court soit-il sur une année, restera toute leur vie gravé en eux, tellement la différence avec ce qu'on leur donne habituellement était manifeste. Et je tiens à préciser que nous n'étions pas de « supers animateurs » et c'est en cela que l'espérance est grande. Ce que nous avons fait pour ces jeunes, toute personne de bonne volonté peut le donner. Il suffit de les aimer et qu'ils le sentent, sans se perdre dans une relation uniquement affective. Il suffit de dire la vérité sans être cassant. « Amour et vérité se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

installions enfin vraiment et nous avons l'impression cette fois d'atterrir. Nous étions chez nous, au cœur de ce quartier qu'il nous tardait de rencontrer.

Malgré cette joie, j'étais en proie à des doutes : arrivera-t-on à faire comme à Bondy ? ; finalement a-t-on besoin de nous ici ? ... Le rendez-vous au Conseil général le lundi matin n'avait rien arrangé puisqu'il nous avait donné l'impression que nous arrivions à Sainte-Musse comme un cheveu sur la soupe. C'est mardi en sortant, ou plutôt en entrant, dans l'église Sainte-Thérèse pour l'adoration du matin que j'allais être délivré de mes peurs.

Cette adoration fut très intense, et j'ai cru un instant que le nombre d'idées qui me venait à l'esprit et la motivation pour aller dans la rue étaient une distraction. En sortant de l'église, je décidai d'aller prendre un café au bar, rendez-vous de tous les jeunes du quartier.

Au comptoir, une femme d'origine maghrébine servait les clients. Je me présentai comme un nouvel habitant du quartier et lui parlai de ma petite famille. On parla un peu des enfants puis d'elle, Noura. Elle était marocaine. Avec son mari, ils géraient deux cafés dans Toulon. Elle aimait ce quartier et regrettait d'en être partie. De fil en aiguille, je finis par lui dire que j'étais éducateur et je lui parlai du projet éducatif du fort de la Gavresse. Elle m'encouragea alors à aller au centre social pour me présenter.

Cela faisait quelque temps que je cherchais une occasion d'entrer en contact avec le centre social. J'attendais le bon moment, un signe peut-être. Je commençai à penser que la journée risquait d'être intéressante.

Je rentrai dans le centre social et demande à rencontrer le directeur. Je me présentai comme éducateur. Aussitôt, un jeune présent dans la salle me jeta, avec son accent du sud : « Ah, on

en a besoin d'éducateur ici, on en cherche ! » Il ne se doutait pas qu'il venait de répondre à une question intérieure.

Je rencontrai Carlos, le directeur, un gars de 35 ans, originaire du Pas-de-Calais. Après que je me fus présenté, il me dressa un tableau du quartier des Œillets-La Poncette, puis, sans le savoir fit un appel d'offres dans notre spécialité : le travail de rue. Il m'expliqua le désaccord profond que vit le centre social avec « les éducateurs de rue qui ne veulent pas être dans la rue » ! Cela me rappelait une histoire déjà vécue à Bondy. Je saisis la brèche et lui parlai des animations de rue que nous savions mettre en place. Il était intéressé et me proposa de rencontrer son équipe.

Je me rendis compte que le Seigneur venait de répondre à toutes mes questions et de balayer mes doutes. « Oui, Seigneur, c'est Toi qui nous as envoyés ici. » Je me remémorai les textes fondateurs de notre décision de venir ici : « Il y aura des fruits en haut (Bondy) et de nouvelle racine en bas (Sainte-Musse puis La Beaucaire) » (Livre des Roi). Merci à Noura, ce jeune et Carlos, merci Seigneur.

Nous n'arrêtons pas de rencontrer du monde dans la rue, des jeunes, des pères, des femmes. C'était parfois un bonjour, parfois une conversation qui s'engageait. Quand nous sentions que le regard se prolongeait un peu sur les nouveaux que nous étions, nous allions nous présenter à eux comme des voisins. Bien souvent la discussion allait plus loin et on parlait d'eux, du fort, du travail, des familles.

Nous vivions une phase où nous nous laissions accueillir par les habitants de ce quartier. Tout devait se faire en douceur, un sourire, un petit mot gentil.

Avec Anne-Sophie, nous vîmes de notre balcon tout un

attroupement d'enfants. Nous décidâmes d'aller à leur rencontre avec Raphaël pendant que Maxime était à la garderie. Il y avait beaucoup de filles, la présence d'Anne-Sophie et du bébé les rassurèrent et les attirèrent rapidement. On se présenta et serra la main à tous, puis une discussion commença avec quelques-uns. On apprit plein de choses sur le quartier, ce qui était proposé aux jeunes. Puis une partie de foot s'engagea.

Ces jeunes étaient là, dans la rue, ils avaient entre 4 et 14 ans, aucun adulte alentour. L'accueil qu'ils nous faisaient nous touchait beaucoup. Et nous prévoyions avec eux un rendez-vous le mercredi suivant.

Le samedi, j'allai chercher du pain avec mon fils Maxime. Au passage, je vis une famille de gitans faire un feu en bas de chez nous. En sortant de la boulangerie, je rencontrai Foued, tunisien, qui faisait un barbecue dans la rue près d'une salle appartenant au centre social. Je l'interpellai en le taquinant sur ses merguez, et il m'expliqua qu'ils se réunissaient entre hommes le samedi midi pour manger ensemble. J'étais le bienvenu. Je rentrai avec Maxime et constatai au passage que les gitans organisaient eux aussi un barbecue. J'interpellai celui qui s'occupait du feu et lui souhaitai bon appétit. La présence de Maxime facilitait les contacts, je n'étais pas un curieux louche ou un flic, j'étais un papa sympa du quartier.

Je racontai mes deux rencontres à Anne-Sophie qui m'autorisa à repartir déjeuner avec les Tunisiens, l'occasion de faire connaissance. Foued était toujours au barbecue, je rentrai dans la salle et vis six hommes de trente à quarante ans qui déjeunaient en rigolant. Je me présentai comme une nouvelle famille du quartier et ils m'accueillirent : « Assieds-toi, prend une assiette, tu veux du rosé ou du rouge ? » (pas très carrés sur l'islam apparemment...) C'étaient les grands jeunes du quartier :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

depuis des années, ou dans lequel nous venons d’emménager, devient à partir de ce jour un lieu où le Seigneur nous envoie en mission.

Nous voici alors dans la même dynamique que les missionnaires du Rocher, dont le choix radical peut nous inspirer pour notre mission quotidienne.

Pour cela, la prière est essentielle.

Comme il est primordial de prendre ce temps chaque jour pour aimer et se laisser aimer par Dieu, dans le silence du cœur à cœur ! D’écouter le Seigneur Esprit Saint, notre binôme missionnaire, et Lui parler !

Priez comme vous avez l’habitude de le faire, tel que vos communautés ou vos pasteurs vous l’ont enseigné. Cependant, parfois, dans nos vies remplies et compliquées, il nous faut des repères, un modèle. En voici un tout simple. Ce qui compte avant tout est la fidélité à ce temps de prière. Ne ratons pas nos rendez-vous d’amour. Il a tant de grâces à nous donner :

– Priez chaque matin :

Saluez-Le, bénissez-le, louez-le ; récitez au moins le Notre Père et le Je Vous salue Marie ; et, comme pour renouveler votre fidélité à sa mission et lui demander ses grâces dites : « Seigneur, je désire répondre à ton appel, fais de moi ton missionnaire dans l’amour et le service. »

– Prier chaque soir :

Dites le Notre Père et un Je vous salue Marie pour vous, un pour votre conjoint, chacun de vos enfants et chacune des personnes que vous portez particulièrement ce jour, notamment celle(s) rencontrée(s) dans la mission ; puis demandez aux saints qui vous sont proches de prier pour vous ; notamment saint Jean-Paul II, saint patron du Rocher, missionnaire de la

civilisation de l'amour), sainte Thérèse de l'enfant Jésus, (sainte patronne des missions) et sainte Mère Teresa (sainte missionnaire de la charité, sainte patronne de Aimer et Servir).

– Participer à la messe le dimanche et en semaine le plus possible, selon votre style de vie.

– À temps et à contretemps, confier à la Sainte Vierge et disant un Je vous salue Marie. Pour une personne rencontrée, une situation, une intention qui vous vient à l'esprit.

– Prenez un temps de prière en silence. Le matin ou le soir, en journée ou la nuit, ne L'oubliez pas, le Seigneur parle et écoute dans le silence.

Pour être crédible, nos paroles et nos actes doivent être en unité. En ce qui concerne la vie chrétienne, il s'agit de nous convertir sans cesse et jusqu'à la fin de notre vie terrestre. Les saints qui nous ont précédés en témoignent par leur vie : plus ils se sont « unifiés », plus ils ont porté de fruits, car ils faisaient toujours plus de place à l'amour de Dieu en eux et à travers eux. Ils étaient au service du Seigneur en aimant comme Lui.

On pourrait craindre l'effort, la fatigue d'une telle vie, mais n'ayons pas peur car la sainteté n'est pas une histoire de souffrance absurde et de gloire personnelle. Il s'agit d'une histoire d'amour ! Quand l'amour, vrai, juste, partagé, est le moteur d'une relation, en famille, en amitié, en couple, elle s'inscrit dans les meilleurs moments de notre vie. Le chemin de la sainteté est un chemin de joie. Il nous conduit au bonheur ! Plus nous connaissons Dieu, plus son amour nous rejoint et plus nous sommes heureux. La première action puis l'action continue de notre mission seront donc de nous rapprocher de Dieu pour l'aimer plus et lui permettre de nous aimer concrètement.

C'est la communion. La communauté de départ est celle-ci :

l'Esprit Saint et vous !

Il est important d'aller à la messe de la paroisse du territoire que vous habitez. Si le Seigneur habite tous les cœurs de ses fidèles, il y a sur notre territoire un lieu où Il se rencontre particulièrement car Il y est présent réellement : c'est l'église locale. Dans le tabernacle, Il est là.

Bien entendu, les paroisses sont faites d'être humains. Le curé, tels laïcs ou le style de la communauté paroissiale peuvent ne pas vous plaire, ne pas être « dans vos idées », votre « sensibilité », dans la paroisse voisine « ça bouge vraiment mieux », les sermons sont magnifiques, vous y avez tous vos amis, etc.

Rien ne vous empêche de participer à des retraites et des temps forts ailleurs. D'aller dans une autre église de temps en temps si cela vous ressource. Mais sur ce territoire, dans cette église, la présence du Seigneur fait son œuvre mystérieusement.

Croyons-le bien, messe après messe la victoire de l'amour gagne du terrain. Son cœur bat ici pour les hommes et les femmes qui habitent votre quartier. Son amour rayonne sur Ses enfants.

Or, Dieu vous attend à l'église pour vous rencontrer, vous aimer et vous envoyer en mission vers vos frères et sœurs de votre ville, de votre quartier ou de votre village. Il vous appelle à fleurir là où Il vous a plantés, pour rendre concret son amour, pour le mener dans une relation. Dieu a besoin de vous.

Il y a un véritable acte de foi à choisir son église locale comme sa paroisse : Dieu y vit pour votre secteur.

Il y a un véritable acte d'espérance à choisir son église locale comme sa paroisse : Dieu y change votre quartier.

Il y a un véritable acte de charité à choisir son église locale comme sa paroisse : Dieu y aime chacun des habitants de votre village.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Lutter contre le désœuvrement : à leur demande, aider les jeunes à organiser des activités sportives et de loisirs (culture, musique, etc.).

– Socialisation : développer le processus de socialisation par la dynamique de groupe et la vie d'équipe, appuyer la valeur de l'amitié.

Par la vie au camp et les activités ludiques, comprendre l'importance de la place de chacun et la nécessité des règles.

Par la rencontre d'autres personnes et la découverte d'autres cultures, éduquer à la différence. Apprendre à vivre en harmonie avec ces différences. Voir les différences de l'autre comme une richesse pour tous et non comme un danger pour les siennes.

– Éduquer au goût de l'effort : par des activités sportives, et plus particulièrement la randonnée dans une belle région en direction d'un site naturel particulier et ludique (mer, rivière, montagne, forêt, etc.), les jeunes apprennent l'utilité de l'effort pour accéder à leur objectif.

– Éduquer à la beauté : sortir de l'univers de la cité afin de découvrir un autre environnement.

Sortie culturelle, profiter et admirer la nature, découvrir les spécificités régionales : art, architecture, culture, gastronomie, etc.

– Approfondir et améliorer la relation éducative éducateur/jeune.

Approfondir cette relation par les occasions que crée la participation conjointe aux activités et aux services vécus pendant le camp.

– Travailler à la responsabilisation des jeunes.

Considérer les enfants et adolescents comme des apprentis adultes, et par conséquent, les accompagner vers une plus grande autonomie dans leur vie quotidienne, notamment par la confiance donnée au travers de services et de responsabilités.

Table des matières

Avant-propos

Partie I Les racines

L'enfance
L'adolescence
Le lycée
La cité
Désir d'agir
La conversion
L'intuition
Le projet du Rocher

Partie II La fondation

La découverte de la cité
D'une porte à l'autre : créer une communauté fraternelle
L'animation de rue
Le centre de loisirs et d'éducation
Les sorties et les camps
Le foyer
Fonder
Conclusion

Quelques pistes pour bâtir la civilisation de l'amour

Mon quartier : territoire missionnaire
Idées pour avancer
La pédagogie du Rocher